Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 41 (1903)

Heft: 14

Artikel: La Vallée des Ormonts

Autor: J.H.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200046

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Je proteste, j'hésite, j'ouvre des yeux gros comme des soucoupes, je... enfin c'était bien mon ami Gardel, mais à quel point changé.

— Me diras-tu, lui dis-je une fois le moment d'étonnement passé, ce que tu as fait de cette jolie moustache noire où tant de doigts roses, sans doute, ont dù jouer jadis?

Alors lui, avec une pointe de mélancolie dans la voix:

— Que veux-tu... c'est La Dîme.

En quittant Servion, je passe à Ferlens.

— Monsieur Perrin, instituteur, s. v. p.?

— Justement le voici. Et on me désigne de la main un jeune homme qui doit être M. Perrin, puisqu'on me l'affirme, mais que je ne reconnais point.

Nous nous abordons, nous nous serrons la main, je le regarde avec des yeux en point d'interrogation, il sourit, j'éclate.

Et lui, avec un semblant de regret proportionné au sacrifice.

— Que veux-tu, mon cher, c'est *La Dime*.

De plus en plus étonné, j'arrive à Carrouge et entre au collège sans crier gare. Je serais curieux de voir si mon ami Jean Tissot a aussi...

Je heurte... on vient. C'est madame Tissot. Je salue.

- Monsieur Tissot?

Je crois lire, dans le regard clair fixé sur moi, un peu de tristesse qui s'efforce de se dissimuler.

— Oh! vous savez, me dit-elle, ses moustaches, ses belles moustaches...

— Comment, lui aussi?

- Hélas oui! c'est La Dime.

Au comble de l'étonnement, j'opère une fugue rapide vers Vucherens, là-haut, sur la colline.

En entrant au village, je rencontre un jeune homme qui m'aborde, la main tendue.

- Salut, Chose, comment ça va?

...? Regamey... Et ça? dis-je avec un geste qu'il comprend.

- ...C'est La Dîme, que veux-tu!

Ah! ça, c'est donc partout la même chanson: La Dime, La Dime, toujours La Dime! Sommesnous donc au temps des Bernois, et quel est ce malencontreux bailli auquel il faut sacrifier barbe et moustaches?

Ce bailli n'est autre que l'aimable M. René Morax agissant au nom de la couleur locale. La pièce qu'il a écrite pour le Jorat — et qui a nom La Dime — sera jouée à Mézières à partir du 15 avril. Et tous les principaux rôles masculins ont sacrifié à l'art ce qui leur était le plus cher.

Il y a un peu plus de cent ans, M. de Carrouge prélevait, au Jorat, la dime sur les pommes de terre; aujourd'hui M. René Morax exige celle des barbes et des moustaches... Autres temps, autres mœurs.

Et voici pourquoi j'ai trouvé que « le Jorat » avait changé de physionomie.

Le nouveau drame de M. René Morax est monté avec un soin parfait. Les décors, brossés par le frère de l'auteur, M. Jean Morax, sont de toute beauté; l'un, notamment, un panorama du Jorat vu du plateau des Biolleyres et qui fera dire, certainement, à plus d'un spectateur, ce que le Dzozet de Rambert disait à sa Dzozette, au sommet du Moléson:

Dieu que le monde est grand...

La musique des chœurs, de M. Alex. Dénéréaz, est superbe, les costumes seront d'une rigoureuse exactitude historique, enfin rien ne sera négligé pour donner aux représentations de *La Dîme* toute la valeur artistique possible.

Vous irez voir *La Dime*, lecteurs. Dites-vous bien que c'est la dernière fois que vous aurez l'occasion d'ouvrir votre bourse pour elle. Et il en vaut la peine, je vous le promets.

31 mars.

° CH.-GAB. MARGOT.

Toute notre histoire pour 20 sous.—Du bon temps de la reine Berthe au bon temps des épaulettes, des croisées blanches et des képis à double fond, que d'événements dans notre petit pays de Vaud. Si nous groupons ces événements et si nous en établissons l'enchaînement, nous finissons quand même par nous constituer une histoire, qui, pour n'être pas aussi riche ni aussi passionnante que d'autres, n'en a pas moins son intérêt. Pour vous en convaincre, prenez seulement les 12 cartes postates historiques, que vient d'éditer la maison Krieg et fils, et qui sont la reproduction très artistique (Trub et Ce, lith.) des dessins du geintre bâlois Jauslin. Ces cartes, publiées à l'occasion du centenaire, auront certainement beaucoup de succès. Elles sont en vente dans les librairies, papeteries, dépôts de cartes postales et au bureau du Conteur vaudois. La série, fr. 1.

Encore une histoire de pompiers.

On nous écrit:

A propos de pompiers, auxquels le *Conteur* a consacré une partie de son dernier numéro, connaissez-vous cette histoire ci ?

Il y a quelques années, une colonne de fumée s'élevant au-dessus du village des Cullayes, en dehors des heures où les ménagères sont occupées devant leurs marmites, un habitant de Montpreveyres, croyant à un sinistre, se hâta de sonner la cloche d'alarme.

Pour la clarté du récit, il faut que j'expose à ceux auxquels la contrée est inconnue que les villages de Montpreveyres et des Cullayes sont distants à peine d'une petite demi-lieue et qu'un grand ravin, au fond duquel coule la Bressonnax, les sépare.

En entendant le tocsin de Montpreveyres, les villageois des Cullayes se mirent aussi à carillonner l'appel des pompiers, se figurant qu'il brûlait chez leurs voisins, car ils savaient bien que la fumée qui planait au-dessus de leur propre village n'était que celle d'un feu de rames de pommes de terre allumé en plein champ.

Alors, des deux côtés de la Bressonnaz, c'est soudain un va et vient d'hommes qui bouclent en hâte leur ceinturon, se coiffent du casque à lame de laiton, sonnent du cornet, crient des ordres et grimpent sur la pompe bien astiquée qui les emporte au galop de ses quatre chevaux. Sur les deux versants du ravin, un tourbillon se lance avec fracas vers l'étroit pont à dos d'ane. Peu s'en faut que les deux pompes ne se rencontrent à cet endroit critique et ne fassent une effroyable marmelade de chevaux, d'hommes, de casques et de tuyaux! Par bonheur, les pompiers des Cullayes ont pu éviter le choc en s'engageant habilement dans le cul-de-sac formé par la cour de la dernière maison avant le pont. L'émotion a été si vive, qu'instantanément tous, hommes et bêtes, s'arrêtent. Et alors, les exclamations et les interrogations, mélées à quelques jurons larges comme la route de Berne, volent d'une pompe à l'autre.

Les pompiers des Cullayes. — Et où allezvous ainsi comme des fous? C'est à Montpreveyres qu'il brûle!

Ceux de Montpreveyres. — C'est vous qui êtes tous fous par la tête! Ne voyez-vous pas la fumée chez vous?

Ceux des Cullayes. — Tas de gniagnous! vous savez bien que c'est des rames de pommes de terre qui fricassent!

Ceux de Montpreveyres. — Alors pourquoi sonnez-vous au feu?

Ceux des Cullayes. — C'est vous qui avez sonné les premiers, on a cru qu'il brûlait par chez vous et on a aussi sonné pour vous montrer qu'on avait entendu et qu'on venait.

La dispute ne pouvait pas durer longtemps, comme bien on pense. Quelqu'un ayant crié:
• Allons prendre un verre », les pompiers des deux villages se mèlèrent amicalement et la journée finit le plus gaiment du monde. Ce que c'est que de s'entendre, pourtant! N.



Le chèque.

Ils étaient quatre vieux et fidèles amis, tous célibataires. Le premier était avocat; le second, médecin; le troisième, banquier et le quatrième, négociant, tout simplement. Sans étre trop contrariés par les vicissitudes, ils avaient fait ensemble le chemin de la vie. Ils n'étaient plus jeunes; ceux d'entre eux qui possédaient encore des cheveux, les avaient blancs. Déjà, les préoccupait la perspective d'une séparation que rien ne pouvait prévenir. Plus ou moins philosophiquement, ils s'y résignaient; c'est encore le mieux, puisqu'on ne peut faire autrement.

Un soir qu'ils en étaient, ainsi que de coutume, à leur partie de piquet, ils eurent une de ces inspirations bizarres; inexplicables, comme de vieux garçons, seuls, en peuvent avoir.

D'un commun accord, ils décidèrent qu'à la première attaque de la mort contre leur quatuor, les trois survivants placeraient chacun cent francs dans le cercueil du défunt. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Un an après cette résolution, une mauvaise grippe emportait l'un des quatre dans un monde meilleur.

Les amis s'acquittèrent fidèlement de leur engagement. Le premier qui vint déposa pieusement un billet de cent francs dans le cercueil, le second, un rouleau de vingt écus. Le troisième, non moins pieusement, prit le billet et le rouleau, et mit, à la place, un chèque de trois cents francs.

La personne de qui nous tenons le fait ne nous dit pas lequel des quatre vieux amis mourut le premier. « Mais, nous demandat-elle, par lequel des survivants pensez-vous que le chèqué ait été mis? »

— Ah, dam!... ça,... c'est bien difficile à

— Eh bien, voyons, par curiosité, posez donc la question à vos lecteurs: Qui a mis le chèque?

— Poser la question à nos lecteurs?... Nous ne voyons pas, vraiment... Enfin, si ça peut vous faire plaisir.

Donc, pour répondre au singulier désir qui nous est exprimé, nous ouvrons le scrutin. Le *Conteur* en donnera, samedi prochain, le résultat.

La Vallée des Ormonts (Etudes historiques), par Eug. Corthésy. — Payot et Ce, libraires-éditeurs, Lausanne. — La vallée des Ormonts, région quelque peu isolée, ne pouvait qu'intéresser ceux qui auront à rechercher les institutions et les mœurs du passé. Le travail de M. Eug. Corthésy embrasse plus spécialement le moyen-âge, sans ce-

pendant séparer cette période de ce qui l'a précédée et de ce qui l'a suivie. Travail consciencieuse-ment fait, aboutissant à une forte étude, très documentée sans trop de sècheresse, il s'adresse plus spécialement aux érudits.

M. Eug. Corthésy a droit à des remerciements.

La toma que caolè.

On ein oût ti lè dzo dâi novallès su clliâo dzeins dinse ; y'a cauquiès deçando vo z'ein è dza contâ iena, ein vaitsé on autra que prâovè ïo pâo allâ la rapacéri.

Lo vilho Gougan, on coo que n'atatsè pas sè tsins avoué dâi sâocessès, quand bin l'a prâo, avâi vu arrevâ dè la montagne son vesin Berlou, que rapportâvè dein 'na lotta cauquiès sérés et on moué dè tomès dè tchivrès ; ora ne sè pas se clliâo tomès lâi ont bailli l'appétit âobin quiet, mà tantia que criè sa serveinta et lâi baillè veingt centimes po lâi ein allâ atsetâ iena po son goûtà.

La serveinta trace don tsi Berlou et stuce, qu'étâi 'na dzein serviabllie et à vo férè on

serviço, lài fà :

 Vouaiquie voutra toma et vo deri à voutron maîtro que lâi baillè onco stace pè dessu lo martsi, paceque câolè on bocon et mè sarâi molézi de la veindre, bin que cein sai le meil-

La serveinta revint don avoué lè duès tomès et l'espliquè âo vilho cein que Berlou lâi avâi de

Lo vilho pingre, après avâi ressondzi on bocon, lâi fâ :

- Y'è prâo à onna toma po mon goûtâ; tè faut retornâ tsi Berlou lâi rapportâ cllia que t'a veindia et te lâi derè dè tè rebailli lè veingt centimes; po quant à l'autra, cllia que câolè et que l'a bailli pè dessu lo martsi, la gardo, et derè mé mimo à Berlou déman se sè tomès sont bounès!

Rien de neuf sous le soleil.

La Société vaudoise de la paix a eu son assemblée générale la semaine dernière, à Lausanne. On n'ignore pas que cette association fait les plus louables efforts pour répandre l'idée que les guerres sont indignes de l'humanité, pour obtenir la suppression des armées permanentes et le règlement des conflits entre les peuples au moyen d'un arbitrage international. Ce que l'on sait moins, croyons-nous, c'est qu'il parut en 1788, à Lausanne, chez MM. Jules-Henri Pott et Cie, un ouvrage intitulé: Nouvel essai sur le projet de la paix perpétuelle, dans lequel on propose de faire trancher les difficultés entre Etats « par deux médiateurs choisis par une élection à laquelle les deux parties auraient une part commune, par une élection croisée, et en dernier ressort par un congrès toujours subsistant, formé par un député de chacune des puissances qui pourraient fournir à ce tribunal des fonds et un corps de troupes destinées à donner plus de poids à ses arrêts. »

Le Journal de Lausanne, qui signale cet ouvrage, n'en nomme pas l'auteur. Il se borne à dire que « si cet essai n'annonce pas un grand écrivain, on voit au moins qu'il part d'un ami des hommes ».

Aménités. - Dialogue entre deux dames mûrissantes qui se rencontrent à l'exposition du Vieux-Montreux:

- Je ne vous avais pas vue depuis longtems; savez-vous que je vous trouve un peu

– Il faut bien què je vous rattrape!

Au bonheur conjugal. - M ... sort du cimetière de Montoie. Il vient de lire sur des centaines de tombes, les inscriptions: « Bon époux... bonne épouse... » Philosophiquement il murmure:

 C'est encore ici qu'on trouve les meilleurs ménages.

Le maître de Justine. - Justine est la domestique d'un de nos concitoyens qui se livre spécialement à l'étude des moyens de combattre le phylloxéra. Quelqu'un lui demande:

Que fait-il votre maître?

 Ce qu'il fait! mais vous le savez bien, répond-elle, il fait autour du phylloxéra.

Pour le centenaire.

Pour les banquets et réunions auxquelles vont donner lieu les fêtes du Centenaire, on nous demande de tous côtés des morceaux de chez nous, français et patois, que l'on puisse réciter.

On trouvera un certain choix de ces morceaux dans les CAUSERIES DU CONTEUR VAU-DOIS, en deux séries, — prix de la série, fr. 2.—; les deux séries, fr. 3.—, et dans l'Almanach du Conteur, prix, fr. 0,50. — Enfin, certains fragments de la Vilhie melice dáo Canton de Vaud, de C.-C. Dénéréaz (prix 0,50), répondraient aussi à ce désir

En vente au Bureau du Conteur vaudois.

Comédies vaudoises de Pierre d'Antan.

 Nous rappelons aux personnes qui désireraient posséder le recueil de ces comédies, dont la publication est projetée, qu'elles peuvent s'inscrire au Bureau du *Conteur vaudois*, à Lausanne.

Modestie à part.

Oh! nous savons parfaitement qu'il ne sied guère de relever le bien que l'on peut dire de nous; ce n'est pas conforme aux règles de la modestie. Mais, enfin, modestie à part, les bons compliments font toujours plaisir, et, chacun le sait, un plaisir n'est pas complet s'il le faut taire. Foin de ces jouissances que l'on savoure en cachette, comme fruit défendu. Le Conteur n'est pas à ce point égoïste. Il veut que tous ses fidèles amis participent à la très agréable surprise qu'il éprouva l'autre matin en ouvrant la Tribune de Lausanne et en y trouvant, dans un intéressant article sur les Vaudois, de M. Samuel Cornut, — un ami du Conteur, lui aussi — quelques mots aimables à son intention. Le Conteur ne s'est pas demandé si les compliments qu'a bien voulu lui adresser M. Cornut sont ou non mérités; il a tout empoché, sans façons. M. Samuel Cornut n'est il pas homme à savoir ce qu'il dit?

Ah! mais, M. Cornut ne se doute guère que la bonne réputation qu'il nous veut bien ac-corder n'est pas aisée à soutenir. De plus en plus rares deviennent les amis de nos anciennes coutumes vaudoises et particulièrement de notre bon vieux patois. Il en est encore, cependant, et cela doit suffire pour que tout espoir ne soit pas perdu.

Comme M. Cornut, nous saluons avec un sincère plaisir la naissance de la Recafaïoule veveysanne; puisse-t-elle suivre les judicieux conseils que lui donne la Tribune et de celle-ci surtout réaliser les vœux en essaimant dans tout le canton. Alors, le patois, renouvelant son bail, verra encore de beaux jours et le Conteur, son humble et dernier refuge, en aura

sa part. C'est là tout son désir.

C'est tout ce qu'on voudca.

Il est, au centre de l'esplanade de Montbenon, une construction d'aspect énigmatique.

« Qu'est-ce que cela peut bien être ? • se demandent les promeneurs.

- C'est tout simplement un « rond de danse » champêtre établi pour les fêtes du centenaire.

— Un « rond de danse? » Mais, c'est trop petit. C'est bien plutôt une tribune pour les orateurs qui se feront entendre, lors de la réception, au mois de juillet, des autorités fédérales, cantonales et du corps diplomatique.

- Allons donc, une tribune! C'est beaucoup trop grand. Il paraît, du moins on me l'a dit, que cette construction servira de pavillon des récompenses pour l'exposition d'horticulture, qui aura lieu ici, en automne. A la rigueur, on l'utilisera aussi comme estrade

pour les musiciens.

- Quelle bêtise! Vous n'y êtes ni les uns, ni les autres. Je tiens de bonne source que lors de la venue des autorités fédérales, au mois de juillet, le comité de réception a l'intention de faire représenter, en tableau vivant, par nos gymnastes, le tableau de Gleyre, « l'exécution du major Davel. »

(Tout le monde.) Alors, c'est donc un échafaud?

- Qui sait?...

A l'ordre du jour.

Un monsieur, qui aime bien boire son verre de vin. sans en faire jamais abus cependant, recut, l'autre jour, un journal, organe d'une société d'abstinence.

Sous le titre de ce journal, se lisaient ces mots: L'abstinence est une des plus importantes questions à l'ordre du jour.

Au-dessous, le destinataire ajouta : La mévente des vins aussi!

Puis il remit le journal à la poste, à l'adresse de l'expéditeur.

Onna consolachon.

Au cours de son sermon, le pasteur d'un village du district d'Echallens, faisant allusion au décès récent d'un de ses paroissiens, s'écria: « Oui, mes frères, pour nous, pauvres pécheurs, les voies de l'Eternel sont souvent impénétrables; ici-bas, les bons s'en vont, et les mauvais restent! »

- Aò bin, qu'en dis-tou, Sami, fait à voix basse un des auditeurs à son voisin, n'y a pas fauta dè grula; no z'ein ont onco ti dou po 'na pecheinta vouarba.

Echo tardif. — Samedi dernier, au Théâtre, eut lieu la soirée de l'Orphéon. Tous les assistants ont pu apprécier les constants progrès de cette société, que dirige actuellement M. Ch. Mayor. Un des cheurs exécutés était justement l'œuvre de M. Mayor; il a été très applaudi.

Cest la fin. — C'est demain la clóture de la saison théatrale. En matinée et le sorr, Cyrano de Bergerae, dont les dernières représentations, mardi et jeudi, eurent un vrai succès de féerie, c'est-à-dire que la salle était comble. Tout le monde a appris avec grand plaisir que l'an prochain M. Darcourt nous revient et avec lui, sans doute, plusieurs de nos artistes.

Théatre du peuple. - C'est une institution bien intéressante que le *Théâtre du peuple*, et qui mérite à tous égards les encouragements. De jeunes ouvriers et employés de bureaux, ayant du goût pour l'art dramatique, ont constitué, sous les auspices de la « Société de la Mâison du Peuple », une association artistique, dirigée par M. Tapie. Ils font tout eux-mêmes, décors, accessoires, costumes, au besoin.

C'est demain soir, à 8 h., que sera donnée, à la Maison du

Peuple, la première représentation du **Chemincau**, de Richepin.

La rédaction: J. Monnet et V. Favrat.

Lausanne. - Imprimerie Guilloud-Howard.